

TEMPERATURE.

Du 3 octobre 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 913 rue Canal, N. O., Loe.

SOMMAIRE.

3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, Martyrologe des Aviateurs. 5me PAGE. Fats Divers. 6me PAGE. Masséna blessé à la chasse. Campi ? Les causes célèbres. Monselet Gourmand. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Sur la mort de Mme Emile de Girardin, Alexandre Dumas. Le Roman d'un Soldat.

A MANILLE.

La flotte de seize cuirassés américains sous les ordres du contre-amiral Sperry est entrée dans la baie de Manille, ayant accompli ainsi près des deux tiers de son voyage de circumnavigation. Partie de Hampton Roads le 16 décembre dernier cette flotte, la plus nombreuse et la plus puissante qui ait jamais été réunie dans des conditions semblables, c'est-à-dire pour faire une croisière autour du monde, a contourné le continent sud-américain tout entier pour se rendre à San Francisco, d'où elle a entrepris la traversée du Pacifique. Cette traversée est pratiquement accomplie, puisque à Manille les cuirassés américains sont presque à vue des côtes du continent asiatique, et ainsi est achevée la deuxième étape. Le voyage de la flotte qui a été successivement commandée par les contre-amiraux Evans et Sperry s'est accompli jusqu'ici dans les meilleures conditions. Non seulement il n'y a eu aucun accident à déplorer, ce qui est vraiment remarquable avec tant de navires et un aussi nombreux effectif, mais le voyage a été pour les hommes un entraînement qu'ils n'auraient pu avoir d'aucun autre façon. Ils ont manœuvré leurs bâtiments par tous les temps et dans toutes les situations, et nul doute qu'ils n'aient acquis de ces exercices une connaissance préalable pour l'efficacité de la flotte de guerre des Etats-Unis. La croisière des cuirassés américains n'aurait-elle d'autre résultat que celui-là qu'elle serait des plus utiles. D'un autre côté, les marins américains ont été admirablement accueillis partout où ils se sont arrêtés au cours de leur voyage, dans les ports de l'Amérique du Sud et en Australie particulièrement. A chaque escale ils ont été acclamés, fêtés par les populations, et à aucun endroit il n'y a eu de note discordante. C'est une preuve que les habitants de l'Amérique du Sud et de l'Australie ont de la

sympathie pour le peuple des Etats-Unis. Une réception enthousiaste attendait les équipages à Manille, mais le choléra règne dans ce port, et selon toutes probabilités le contre-amiral Sperry ne permettra que les communications absolument nécessaires entre ses navires et la terre. C'est regrettable, car les habitants de la colonie auraient été heureux de fêter leurs frères de la métropole, mais l'introduction de la maladie dans la flotte serait si déplorable qu'on ne peut qu'apprécier les mesures prises pour prévenir une pareille catastrophe. La flotte du contre-amiral Sperry ne restera sans doute pas longtemps à Manille, et dans quelques jours elle sera en route pour le Japon et la Chine. Quel accueil est réservé aux marins américains dans ces pays, particulièrement dans le premier ? C'est ce qu'on ne saurait prévoir. Les autorités japonaises seront indubitablement correctes, mais quelle sera l'attitude de la population si violemment irritée contre les Etats-Unis il y a quelques mois à peine ? A Manille le commandant américain prend des mesures contre le choléra, il agit avec précaution en prenant au Japon contre tout risque de querelle entre ses équipages et la population.

Les Noms d'Oiseaux sous la Révolution.

L'art de se dire des aménités et de se donner, ce qu'il est convenu d'appeler des "noms d'oiseaux" a fleuri de tout temps; mais surtout pendant la période révolutionnaire. Il existe un curieux pamphlet dont la lecture est assez amusante. He voici le titre :

MÉNAGERIE NATIONALE avec l'inventaire et les noms des animaux et bêtes curieuses qu'elle renferme, dénommée L'ASSEMBLÉE De l'imprimerie de la Liberté 1790

L'avant-propos commence ainsi : "Parmi les domaines de la Couronne que la Nation s'est appropriée, il en est un d'un prix immense qui a échappé à ses regards bienveillants... etc, etc... c'est une belle et vaste Ménagerie remplie d'animaux de toute espèce dont la Nation peut tirer un grand parti, soit en les vendant, et ces bêtes se vendent bien, soit en les faisant voir dans les foires Nationales, etc., etc..." Suit la nomenclature dans laquelle nous relevons : Quadrupèdes, Oiseaux, Insectes, Amphibiens et Poissons.

LE MARTYROLOGE DES AVIATEURS

On a écrit, après la chute de M. Orville Wright, qu'il était, avec son compagnon, la première victime des aéroplanes ; et c'est peut-être vrai, si l'on parle des derniers essais ; mais la "machine volante" est une des plus anciennes imitations que l'homme ait faites de la nature. Et le martyrologe des aviateurs est infiniment plus tragique que celui des aéronautes, qui commença le 15 juin 1785, par la mort de Pilâtre de Rozier et de Romain.



ORVILLE WRIGHT.

Le premier aviateur, victime de l'art de voler (je ne parle pas de Simon le Mage), est Olivier de Malmesbury, bénédictin anglais, qui en 1066 se jeta d'une tour, des ailes aux pieds et aux mains, et se cassa les jambes. Au douzième siècle, un Sarrasin, vêtu de blanc, s'éleva du haut de la tour de l'Hippodrome, devant l'empereur Alexis Comnène, mais ses ailes se trouvèrent trop faibles, et il se rompit les os. Au quinzième siècle, Dante de Pérouse, professeur de mathématiques, traversant en volant le lac Trasimène, tomba et se brisa la cuisse. Que l'on ne trouve pas ces essais trop enfantins ; ils sont mêlés, dans ce temps même, à des intuitions de génie. Jean Muller n'aurait-il pas réussi à faire voler un aigle mécanique l'espace de mille pas ? Et Léonard de Vinci n'a-t-il pas réellement inventé le propulseur à hélice, et le parachute ?

Le Père Kirchi riait lui-même de la légende qui voulait qu'il eût volé devant Urbain VIII. Mais un danseur de corde contemporain de l'illustre jésuite, et nommé Allard, s'élança devant Louis XIV de la terrasse de Saint-Germain et se blessa grièvement. En 1744, le marquis de Boccueil, qui était fort original, parut avec des ailes d'ange sur la terrasse de son hôtel, qui était au coin du quai et de la rue des Saints-Pères. Il vola tout l'espace qui le séparait de la rivière ; mais là il tomba sur un bateau de blanchisseuses et se cassa la jambe. L'aventure de l'abbé Desforges ne fut que comique. Il a fabriqué, dit Grimm, une espèce de gondole d'osier, il l'a enduite de plumes, il l'a surmontée d'un parasol "idem", il s'y campe avec deux rames à longues plumes, et il espère, à force de rames, se soutenir dans les airs et les traverser. L'expérience eut lieu à la tour Guinette, près

d'Etampes. Quand les quatre paysans qui tenaient la gondole furent lâchés, elle fit naturellement la culbute : l'abbé en fut quitte pour une contusion au coude. Plus prudent, Blanchard, qui devait par la suite conquérir tant de renom, construisit en 1781 une machine volante munie de quatre ailes ; mais il ne se risqua point à l'essayer. En 1809, Degen combina deux grandes ailes avec un petit ballon à hydrogène. Le ballon s'éleva, mais les ailes, sur lesquelles il comptait pour se diriger, s'agitèrent inutilement ; le public faillit assommer le malheureux. Le 27 septembre 1836, Cocking essaya d'adapter des ailes à un parachute. Il se précipita d'un ballon, à 1,200 mètres de hauteur et se tua net. La même combinaison amena la mort de Letur en 1854. On n'y renonça point cependant : il n'y a pas plus de trente-cinq ans, un Belge, nommé de Groof, construisait une machine volante, "jouant à la fois, dit M. Tissandier, le rôle d'ailes battantes et de parachute. Comme Cocking et Letur, il entreprit d'expérimenter son système de vol planeur, en se séparant d'un aérostat qui l'enlèverait à une assez grande hauteur dans l'atmosphère." Le 5 juillet 1874, de Groof fit couper la corde à 30 mètres du sol ; les ailes ne firent pas leur rôle de parachute et le malheureux se brisa la nuque.

La liste est assurément fort incomplète ; elle n'a valu aussi à ces malheureux qu'une gloire obscure. Tout le monde a entendu parler des catastrophes du "Géant" ou du "Zénith" ; mais le pauvre diable qui monte à sa tour, ouvre les ailes et se jette dans le vide, reste à peu près ignoré de l'histoire. Il a pourtant fait le plus beau des gestes humains ; et c'est une espèce d'honneur pour l'humanité qu'il se soit trouvé de siècle en siècle de nouveaux imprudents qui n'ont vécu que pour le faire.

Un inventeur peu connu.

L'inventeur, très inconnu d'ailleurs, de la chose la plus connue, et la plus populaire, vient de mourir. C'est M. Schwartz, imprimeur à Asenhausen, province rhénane, à qui les Allemands attribuent l'invention de la carte postale. Nous pouvons abandonner cette gloire à l'Allemagne ; elle élèvent un jour un monument à M. Schwartz imprimeur comme Gutenberg, ce ne sera jamais qu'un monument de carton semé de timbres-postes. Aucun pays n'a échappé à la carte postale, le monde en est inondé et l'on peut dire que, depuis cent ans, cette invention est une de celles qui ont eu le plus de succès.

L'Almanach Romand.

Paru pour la première fois il y a dix ans, l'"Almanach Romand" est aujourd'hui un des calendriers les plus répandus dans la Suisse française. Il a mérité la faveur du public par son contenu intéressant, ses nombreuses et belles illustrations, son impression irréprochable, son extérieur élégant et patriotique. L'année 1909 qui vient de paraître est digne de ses devancières et augmentera encore la renommée de cette publication. Les deux pièces de résistance en sont un récit inédit de D. Combe "Si elle avait", dans lequel cet auteur traite la question si difficile des domestiques, et une charmante nouvelle, "Le mauvais Boegger", traduite de l'allemand de Rosegger, le Gotthelf autrichien. Les enfants goûteront le joli conte "Jean le Chançard". Le second article sur les "Guerres de Bourgogne" nous fait assister au partage du butin de Grandson et au siège de Morat. La "Revue générale" est com-

me toujours extrêmement intéressante. Cette courte énumération est loin d'épuiser la table des matières de l'almanach, qui contient encore une foule d'autres articles instructifs et récréatifs.

Des illustrations nombreuses et variées ornent le texte. Parmi celles-ci deux petits tableaux de genre du célèbre peintre Freudenberg, La "Filleuse" et la "Dévideuse", sont de véritables petits chefs-d'œuvre. A signaler aussi les dessins à la plume de "Martin Distel" et la scène représentant les "Femmes du Loch au Crêt Vaillant", qui accomplissent l'histoire des Guerres de Bourgogne. En un mot, l'Almanach Romand est une excellente publication dont on peut recommander l'acquisition à chacun.

THEATRES. TULANE.

"The Lion and the Mouse", le drame que Henry B. Harris donne pour une semaine à partir de ce soir au Tulane, a obtenu un immense succès dans toutes les villes où il a été présenté. A New York, il a été joué du 16 octobre 1905 au 28 décembre suivant. Il n'y a eu qu'une courte interruption durant l'extrême chaleur. C'est assurément un record pour le drame depuis dix ans. C'est Paul Everton qui tient le rôle de John Burkett Ryder, le baron de la finance réputé l'homme le plus riche du monde. C'est la troisième année que l'artiste paraît dans ce rôle et il y est parfait. Edner Archer Crawford, l'exquis comédien dont les succès ne se comptent plus, se présente sous les traits de Shirley Rossmore, la "souris", et elle aussi est inimitable. Ils sont secondés par Frederick Malcolm, James Cooley, Eleanor Sheldon, Hazel Temple et d'autres artistes distingués.

CRESCENT.

A partir de ce soir les habitués du Crescent applaudiront l'"Everlasting Devil's Auction", la célèbre féerie comique remaniée, améliorée et rajouée chaque année. Ceux qui l'ont vue il y a une douzaine d'années ne la reconnaissent pas aujourd'hui, mais elle renferme toujours autant d'esprit et de gaieté. On y retrouve aussi Méphisto, l'esprit du mal et des ténés, les sorcières, les squelettes, les démons, les lutins, etc. Plusieurs numéros de vaudeville sont intercalés dans la pièce et en augmentent l'intérêt. Elle est montée très luxueusement et les costumes sont merveilleux. Parmi les artistes de la troupe qui joue "Devil's Auction" citons M. Thomas et Miss Probst, George Topack, Miss Plunkett, Miss Scott et Miss Winson.

ORPHEUM.

A en juger par sa composition le programme qui sera inauguré demain soir à l'Orpheum est un des plus variés et des plus intéressants que le populaire théâtre ait offert jusqu'ici au public. Il comète en première ligne Wilfred Clarke et sa troupe qui jouent une très remarquable saynète : "What will happen next?" M. Clarke, qui a lui-même écrit la pièce, est un neveu d'Edwin Booth, le fils de John Sleeper Clarke et le petit-fils de Julius Clarke. Les autres numéros sont ceux de Frank Oakley, dit Slivers, le fameux clown du cirque Barnum et Bailey, qui, avec le célèbre acrobate Artie Nelson, joue une pantomime : "The Ball Game" du trio des Chadwick, dont Miss Ida May Chadwick est une dan-



Scène dans "LION AND THE MOUSE", au Tulane cette semaine.

seuse incomparable ; d'Edward M. Favor et Edith Sinclair, des comédiens comiques ; de la Petite Mignon, qui arrive d'Europe et n'a pas de rivale dans le genre des imitations ; de Harry Webb, conteur et chanteur, et de Man-kin, l'homme grenouille.

La mortalité à Amoy.

Amoy, Chine, 3 octobre.—Cent cinquante-huit personnes sont mortes pendant le courant de la semaine à Amoy. Malgré ce nombre innomé de décès les autorités ne rapportent aucun cas de choléra, ni de peste bubonique.

Le Congrès Trans-Mississippien.

San Francisco, 3 octobre.—Plusieurs députés au Congrès Trans-Mississippien qui doit s'assembler le 6 octobre dans cette ville pour y tenir une session de trois jours,

sont déjà arrivés à San Francisco. Le choléra à Manille. Manille, 3 octobre.—Deux nouveaux cas de choléra ont été rapportés aujourd'hui à Manille. Mme C. A. Carter, une Américaine, qui avait été frappée de la maladie ces jours derniers, est morte dans la soirée.

La loi sur les aliments.

En conséquence de la décision du nouveau bureau de santé d'Etat de suspendre la loi sur les aliments pour la remanier et la modifier, le Dr D. Harvey Dillen, président, a prévenu hier par une lettre-circulaire les présidents des jurys de police et les officiers de santé des paroisses de tout l'Etat. Cet avertissement était nécessaire, attendu que l'ancien bureau de santé présidé par le Dr Irion avait décidé que la loi sur les aliments et les drogues entrerait en vigueur le 1er octobre.



Scène dans "DEVIL'S AUCTION", au Crescent cette semaine.

Elle balbutia : — Vous feriez cela ? — Demain !... N'est ce pas, Laurent ? — Nous vous le jurons... — Et, dès lors, redevenez-vous pour nous ce que vous étiez jadis... — Ah ! fit-elle à travers ses pleurs — car elle avait pleuré aussi quand elle voulait — pourquoi fait-il que vous me rendez tout à la fois heureuse et malheureuse, en me replongeant, à cause de vous, dans toutes mes incertitudes et dans toutes mes hésitations... Pais, revenue essayant ses larmes — Qu'arrivera-t-il de tout cela, mon Dieu ? — Votre bonheur... — Mon bonheur ne sera jamais complet puisqu'il sera fait de la tristesse de l'un de vous ? O'était avec des mots comme ceux-là qu'elle les trompait. Lorsqu'il en parlèrent à Nathalie, ils trouvèrent en elle une résistance à laquelle ils ne s'attendait pas. — Je n'ignore pas que cette fille passe pour être la maîtresse de l'un de vous, sans que l'on puisse bien dire lequel... — Elle n'est la maîtresse ni de l'un ni de l'autre... Elle sera la femme de l'un de vous... Elle est digne de tous les respects et de toutes les tendresses... — C'est une ambition que vous égare.

— Nous l'aimons, mère. — Je ne veux pas d'elle chez moi !... Cette scène se renouvela souvent, à peu près dans les mêmes termes et se termina de la même façon. La peur que Nathalie éprouvait pour Germaine était une impression d'instinct et irraisonnée. Elle connaissait la jeune fille et savait combien elle était belle, belle de cette beauté qui, lorsqu'elle a captivé les hommes, en fait des esclaves soumis, soumis parfois jusqu'au crime. Elle ne voulait pas de cette puissance à côté de sa puissance. Ce fat peut-être la première fois qu'elle résista à la volonté de ses filiales se laisser attendre par leurs protestations, sans se montrer faible devant leur tristesse. Ils s'en irritèrent. Le premier objet de cette femme était de ne pas être aimée de ses enfants. Et quand elle leur eut dit, une dernière fois : — Je ne veux pas d'elle chez moi. Ce fat Laurent, brutal, qui répliqua : — Nous la recevons donc chez nous, ma mère... Elle resta silencieuse, toute saisie... Elle eut la vision, l'atrocité vision, que si elle résistait davantage, ses fils, la traiteraient comme elle avait traité le comte de Orox Vitre, son frère : — Qui donc les empêcherait de lui retirer le luxe dans lequel

depuis si longtemps elle était habituée à vivre ? Et le superbe appartement qu'elle occupait dominait la vallée, pour la régaler au grenier, ainsi qu'on l'avait fait pour le vieillard ? Et le grenier pour la mettre hors du château et lui choisir, du côté des écuries et du chenil, le petit logement où elle traînerait sa vieillesse et ses remords ? Oui, elle considérait ses fils avec une telle horreur. En étaient-ils donc incapables ? Etait-ce pour en arriver là qu'elle les avait élevés ? Quelle avait sacrifié Suzanne, Orox-Vitre, leur fille ? Quelle avait interdit le malade ? Etait-ce pour en arriver là qu'elle avait commis ces crimes ? Elle balbutia : — Je ne vous comprends pas... Je n'ose pas vous comprendre... C'est pourtant bien simple... Je suis à Royanmont chez moi, de même qu'à la Louvière Michel est chez lui. A Royanmont et à la Louvière vous êtes chez nous, ma mère, et non pas chez vous. Vous n'avez donc aucune gêne à y recevoir Germaine si cela vous déplaît, puisque c'est nous qui sommes ici les maîtres. Lors que Germaine sera auprès de nous, vous disparaîtrez si cela vous convient. Vous l'avez déjà fait pour d'autres que pour elle, avec lesquelles nous ne voulons pas la comparer... Elle crut qu'en leur mettant la main à la main, elle ferait

triumpher sa volonté. Elle com- mit cette imprudence : — Et si je vous donnais à choisir ? — Entre elle et vous, mère ? — Oui, dit-elle tremblante, car la malheureuse femme les aimait, ses fils. Ils répondirent, indifférents : — Ne vous obligez pas à ce choix, mère... cela vaut mieux... Nous pourrions vous faire de la peine... Germaine sera la femme de l'un de nous... Elle est donc destinée à devenir votre fille... Pourquoi compromettre l'avenir en vous brouillant avec elle dès aujourd'hui ? Au contraire, pourquoi ne pas vous attirer sa gratitude en lui ouvrant tout de suite les bras ? Mais elle suivait une idée fixe... — Ainsi, vous me chasseriez de chez vous ? — Vous me jetteriez hors de ces châteaux que je vous ai donnés, car c'est de moi que vous les tenez... C'est à moi que vous les devez... à moi que si consacré ma vie depuis tant d'années et toutes mes pensées à vous les acquiescer... à moi qui n'ai pas reculé devant... des choses infâmes... dont vous profitez et dont vous commencez à me châtier cruellement... Vous aimez ces courages, Laurent, Michel, mes fils !... Et le sort que nous avons fait au vieillard qui détenait les richesses que je vous ai acquiesces, ce sort-là vous me le réservez ?

Ce fat, chez eux, le même silence farouche. — On n'est pas dit qu'il y avait là trois complètes. — On eût dit que c'était une condamné, devant deux bourreaux. — Tout à coup ils virent des larmes dans les yeux de leur mère. — Oh ! ils ne s'en émurent point. — Ces deux hommes ne vivaient plus que pour leur amour insensé. — Ils se contentèrent de dire : — Vous n'avez rien à reprocher à cette jeune fille... Vous la rendez, simplement, parce que vous verrez diminuer votre pouvoir, lorsqu'elle sera loin en maîtresse... C'est ce que nous ne pouvons pas... Nous avons voulu vous montrer que cette rivalité n'aurait pas de raison d'être, et que votre orgueil était superflu... Nous n'oublions pas que c'est grâce à vous que nous sommes riches... Mais nous ne voulons pas être tenus en lièdes... Nous sommes les maîtres... Vous n'avez, pour nous refuser, aucune cause valable... Germaine se fera aimer de vous comme elle a su se faire aimer de nous... Ne déshonnez point la guerre entre nous, de gaieté d'âme... Vous seriez vaupes, à l'avance... Nathalie devina la menace. Elle balbutia la tête. — Vous la recevrez, mère ? — Oui, balbutia la malheureuse. — Comme elle a le droit d'être reçue et comme nous exigeons

qu'elle le soit. — Oui. — Nous vous la présenterons demain... Ce jour vous conviendrait-il ? — Comme il vous plaira. — Ce n'était pas la première fois que sa volonté pliait. — Et, le lendemain, elle fat souriante pour Germaine, alors que son cœur était torturé de jalousie et de rage. Germaine, si habile à tromper les autres, y fat trompée, car les deux frères ne lui avaient rien dit de la résistance qu'il leur avait fallu abattre. — Ce jour-là, pour Michel et pour Laurent, fut le premier jour d'une série de prodigalités et d'extravagances où ils se jetèrent avec une sorte de folie raisonnée et froide. — Michel donna des fêtes pour inaugurer la Louvière restaurée. Laurent eut le même prétexte avec Royanmont. — Et comme la saison de chasses était venue, ils organisèrent des chasses où accoururent les parasites dont ils avaient fait des amis et qui n'étaient point trop scrupuleux sur le choix des invités. Germaine fat de toutes ces fêtes. — Sans qu'elle hasardât jamais son opinion, au contraire, en se tenant par principe sur un ton de réserve qui ne laissait place à aucune critique, elle eut son influence immédiate sur les dé-

pensés où les deux frères rivalisaient, emportés par un coup de passion insensée. — Pour lui plaire — car ils n'avaient pas une parole, ils n'avaient pas un acte qui ne fût pour lui être agréable — ils vendirent leurs écuries et les renouvelèrent de fond en comble. N'aimait elle pas les chevaux ? — Il en fat de même des voitures. Bien qu'elle fussent de l'année précédente, elles leur parurent démodées. — Il en fat de même de l'argenterie, tant à Louvière qu'à Royanmont. — Il en fat de même des meubles. Ils n'attendaient pas ses caprices. Ils les faisaient naître. Elle leur reprochait leurs prodigalités. Et ses sourires, ses regards très doux, pleins de promesses pour chacun des deux, étaient leur récompense. Ils se surpassaient en folies, méthodiques et enivrées d'elles, ils se guettaient dans leurs projets, accumulant ainsi les idées les plus singulières, voulant l'éblouir, croyant qu'ils y parviendraient, étonnant le pays entier, et devenant un scandale public. — Pour parer à de semblables dépenses, ils vendirent, morcelèrent, firent argent de tout ce qui trouvait acquiescent sur le champ. Mais ce n'était pas tout. — La suite à dimanche prochain.